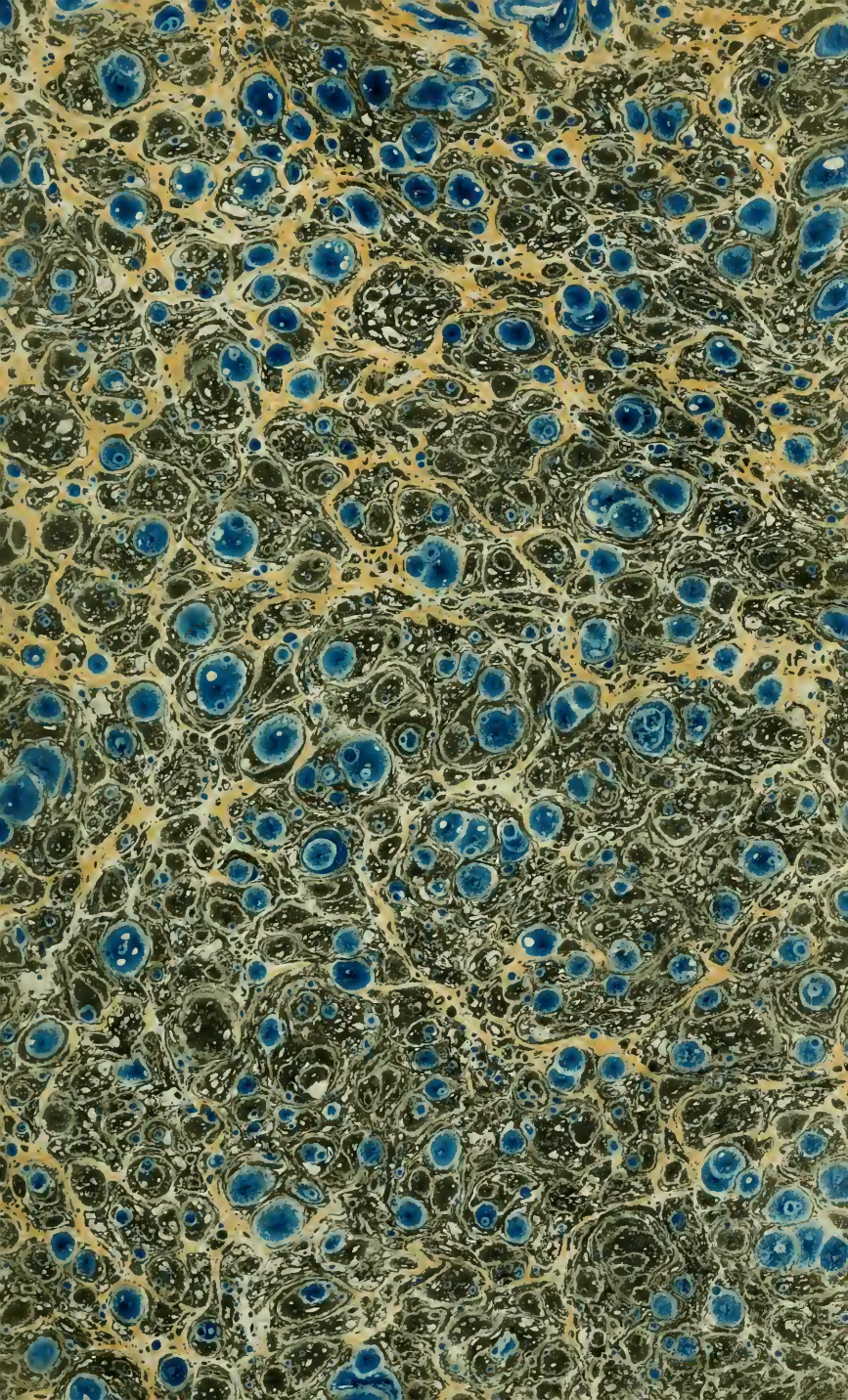
PQ
2325
.C38
1825

U d'/of OTTAWA
39003002438637

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chantdusacreoula00lama



Ed. Or alarmo dificat

1 1967

BIBLIOTHECA

franç.

1er état de l'édition originale

Exemplaire avec les 4 p. du prospectus concernant "Les Cérémonies du Sacre" de Leber.

CHANT

DU SACRE.

EN VENTE

CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES:

CÉRÉMONIES DU SACRE, ou Recherches historiques et critiques sur les mœurs, les coutumes, les institutions et le droit public des Français dans l'ancienne monarchie; 1 gros vol. in-8° orné de 48 planches. Prix, 30 fr.

PHARAMOND, opéra lyrique, pour les fêtes du sacre; poëme de MM. Ancelot, Guiraud et Alex. Soumet, musique de MM. Boyeldieu, Berton et Kreutzer; 1 vol. in-8°, broché, rogné. Prix, 3 fr.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
Rue de Vaugirard, n. 36.

CHANT
DU SACRE

OU

la Veille des Armes.

PAR

A. DE LAMARTINE.

PARIS

BAUDOUIN FRÈRES ET URBAIN CANEL.

M DCCC XXV.

BIBLIOTHÈQUE

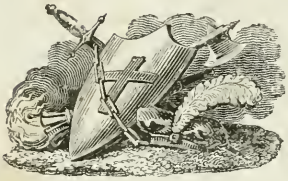
PQ
2325
.C38
1825

L'auteur,
en voulant
porter aux pieds
du Roi ce faible tribut
de ses sentimens pour un
Prince dont le règne est l'aurore
du bonheur de la France, n'a pas cru
devoir s'astreindre scrupuleusement aux
formes modernes du Sacre; formes que l'état
présent de notre Monarchie modifiera
peut-être encore; il en a emprunté les
principaux traits aux cérémonies
guerrières qui, dans les temps
chevaleresques, accom-
pagnaient cette au-
guste consé-
cration.

Orietur in diebus
ejus justicia et abundantia pacis.
PSALM.

CHANT

DU SACRE.



La nuit couvre de Reims l'antique cathédrale ;
Mille flambeaux semant la voûte triomphale,
De colonne en colonne et d'arceaux en arceaux,
Étendent sous la nef leurs lumineux réseaux,
Et se réfléchissant sur le bronze ou la pierre,
Font serpenter au loin des ruisseaux de lumière.
De soie et de velours les parvis sont tendus ;
Les écussons royaux aux piliers suspendus,

Flottant par intervalle au souffle de la brise,
Font de soixante Rois ondoyer la devise.
L'autel est ombragé d'armes et d'étendards;
Ceux que la Palestine a vus sur ses remparts,
Ceux conquis par Philippe aux plaines de Bovines.
Et ceux qui d'Orléans sauvèrent les ruines;
Ce panache d'Yvri que fit flotter un roi,
Ceux que ravit Condé sous les feux de Rocroy,
Ceux enfin qui, guidant les fils de la Victoire,
Du Tage au Borysthène ont porté notre gloire,
Et n'ont rien rapporté de Vienne et d'Austerlitz
Que cent noms immortels sur leurs lambeaux écrits!
Noirs, souillés, mutilés, teints de sang et de poudre,
Déchirés par le sabre ou percés par la foudre,
Pendent du haut des murs; entre leurs plis mouvans
De ce dôme sonore emprisonnent les vents,
Et semblent murmurer, en roulant sur leur lance:
« Voilà l'ombre qui sied au front d'un Roi de France! »

Le temple est vide encore : aux marches de l'autel
Un pontife vêtu de l'éphod solennel,
Semble attendre le jour, l'heure, l'instant suprême,
Par la voix de l'airain, frappé dans le Ciel même :
Cent lévites couverts de vêtemens sacrés,
Du brillant sanctuaire entourent les degrés ;
Le regard suit au loin leurs onduleuses files ;
Debout, l'œil attentif, en silence, immobiles,
Ils tiennent d'une main les encensoirs flottans,
L'autre, pressant la chaîne aux anneaux éclatans,
Semble prête à lancer vers la voûte enflammée
L'urne, où déjà l'encens monte en flots de fumée.
On n'entend aucun bruit sous les divins arceaux
Qu'un léger cliquetis du fer dans les faisceaux,
Ou le tintement sourd des gothiques armures
Qui jettent par momens d'aigres et longs murmures.
L'ombre déjà blanchit, tout est prêt, qu'attend-on ? —
Entendez-vous là-haut rouler ce vaste son,
Qui, comme un bruit des vents dans des forêts plaintives,
Gronde avec majesté d'ogives en ogives,
Par les sacrés échos, répété douze fois,
Du dôme harmonieux fait vibrer les parois.

Et tandis qu'à ses coups la voûte tremble encore
Semble sortir du marbre et rendre l'air sonore ?
C'est l'airain de la tour qui murmure minuit :
Minuit ! l'heure sacrée ! Écoutez ! A ce bruit,
Les lourds battans d'airain, brisant leurs gonds antiques,
Ouvrent du temple saint les immenses portiques ;
On entend au dehors l'acier heurter l'acier,
Le marbre frissonner sous le fer du coursier,
Ou le pas des guerriers dont le bruit monotone
Ébranle, à temps égaux, le caveau qui résonne ;
Cent chevaliers couverts de l'éclatant cimier
Entrent. Quel est celui qui marche le premier ?

Son port majestueux sur la foule s'élève ;
L'or fait étinceler le pommeau de son glaive ;
Flottante à son côté, son écharpe à longs plis,
Balaye en retombant les marches du parvis ;
De longs éperons d'or embrassent sa chaussure,
Et sur l'écu royal qui couvre son armure,
Du sanctuaire en feu tout l'éclat reflété,
Jette au loin sur ses pas des gerbes de clarté.

De son casque superbe il lève la visière ;
Son panache éclatant flotte et penche en arrière,
Et laisse contempler au regard enchanté
D'un front mâle et serein la douce dignité.
Comme un sommet battu des coups de la tempête,
Dont les neiges d'automne ont parsemé le faîte,
Avant les jours d'hiver déjà ses cheveux blancs
Ont empreint sur ce front la sainteté des ans,
Et leur boucle d'argent qui s'échappe avec grâce
A son panache blanc se confond et s'enlace ;
Son œil superbe et doux brille d'un sombre azur,
Son regard élevé, mais franc, sincère et pur,
Lançant sous sa visière un long rayon de flamme,
Semble à chaque coup d'œil communiquer son ame ;
Dans ce regard sévère et clément à la fois,
La nature avant l'homme avait écrit ses droits;
Il semble accoutumé, dès sa première aurore,
A regarder d'en haut un peuple qui l'implore !
Sa bouche, que relève une mâle fierté,
Imprime à son visage un air de majesté ;
Mais sa lèvre entr'ouverte, où la grâce respire,
Tempère à chaque instant l'effroi par un sourire ;

Et cette main qu'il ouvre, et qu'il tend comme HENRI,
Tout annonce le ROI !... La nef tremble à ce cri :
Mais d'un geste à la foule il impose silence,
Et d'un pas recueilli vers l'autel il s'avance.

L'ARCHEVÊQUE.

D'où viens-tu ?

LE ROI.

De l'exil.

L'ARCHEVÊQUE.

Qu'apportes-tu ?

LE ROI.

Mon nom.

L'ARCHEVÊQUE.

Quel est ce nom sacré ?

LE ROI.

CHARLES DIX, et BOURBON.

L'ARCHEVÊQUE.

Que viens-tu demander ?

LE ROI.

Le sceptre et la couronne!

L'ARCHEVÊQUE.

Au nom de qui?

LE ROI.

Du Dieu qui les ôte et les donne!

L'ARCHEVÊQUE.

Pourquoi?

LE ROI.

Pour imposer à mon nom, à mes droits
Le sceau majestueux du Dieu qui fait les Rois!

L'ARCHEVÊQUE.

Connais-tu les devoirs que ce titre t'impose?
Oses-tu les jurer?

LE ROI.

Que Dieu m'aide, et je l'ose.

L'ARCHEVÊQUE.

Quels sont-ils?

LE ROI.

Proclamer et défendre la loi,
Récompenser, punir, vivre, mourir en Roi!
Aimer et gouverner comme un pasteur fidèle
Ce saint troupeau que Dieu confie à ma tutèle,
Être de mes sujets le père et le vengeur!

L'ARCHEVÊQUE.

Où les as-tu trouvés, ces devoirs?

LE ROI.

Dans mon cœur!
Mon front connut le poids de ces grandeurs humaines,
Et c'est la royauté qui coule dans mes veines!

L'ARCHEVÊQUE.

Où sont les saints garans de tes sermens?

LE ROI.

Aux cieux!
Les mânes couronnés de mes soixante aïeux,
Ce CHARLES qui fonda, des ruines de Rome,
Un empire trop grand pour l'ame d'un autre homme;

Ces princes tour à tour redoutés et chéris,
Ces Louis, ces François, ces généreux Henris!
Et si de ces héros tu récuses la gloire,
J'en ai d'autres encore en qui le ciel peut croire!

L'ARCHEVÊQUE.

Où sont-ils ces témoins des paroles des rois?
Où sont tes douze Pairs?

LE ROI.

(Montrant les douze Pairs.)

Pontife, tu les vois!

L'ARCHEVÊQUE.

Nomme-les!

LE ROI.

Reggio! Ce nom, à son aurore,
Du saint vernis des temps n'est pas couvert encore;
Mais ses titres d'honneur sont partout déroulés!
Regarde avec respect ses membres mutilés!
Ce nom, comme les noms des Dunois, des Xaintrailles,
A germé tout-à-coup sur vingt champs de batailles :

J'aime mieux pour orner le bandeau qui me ceint,
Un grand nom qui surgit, qu'un vieux nom qui s'éteint!

L'ARCHEVÊQUE.

Quel est ce maréchal qui d'une main frappée,
Cherche en vain à presser le pommeau d'une épée?
L'étoile des héros étincelle sur lui,
Et son bâton d'azur semble être son appui.

LE ROI.

C'est le second Bayard! c'est VICTOR! c'est BELLUNE!
Plus brave que son nom, plus grand que sa fortune!
Partout où la patrie a des coups à pleurer,
Son corps criblé de balle est là pour les parer,
Et, fidèle au malheur encor plus qu'à la gloire,
Ses revers ont toujours l'éclat d'une victoire!

L'ARCHEVÊQUE.

Et celui qui soutient de son bras triomphant
Les pas tremblans encor de ce royal enfant,
Et qui d'un œil de père, en regardant son maître,

Semble dire en son cœur : C'est moi qui l'ai vu naître !
Quel est-il?

LE ROI.

Un soldat ; le nom d'ALBUFÉRA
Illustre encor celui que l'Espagne pleura,
Quand brisant dans Madrid le joug de la victoire,
Pour unique dépouille il rapporta sa gloire !
Sauveur du beau pays qu'il avait combattu,
Il a ravi son nom!.... mais c'est par sa vertu!

L'ARCHEVÊQUE.

Mais quel est ce vieillard? Sa blanche chevelure
Couvre à flocons d'argent l'acier de son armure ;
Par la trace des ans son front paraît terni....

LE ROI.

C'est MONCEY! des combats le bruit l'a rajeuni.
Malgré ses traits flétris sous les glaces de l'âge,
Les camps l'ont reconnu.... mais c'est à son courage!
Comme un soldat d'hier il marcha pour son roi ;
Il serait mort pour lui! qu'il vieillisse pour moi !

L'ARCHEVÊQUE.

Et celui qui brillant d'un long reflet de gloire ?....

LE ROI.

La Trémouille !

L'ARCHEVÊQUE.

Il suffit : ce nom vaut une histoire !
Et celui qui le front sur le marbre incliné,
Aux degrés de l'autel humblement prosterné,
Les mains jointes, les yeux fixes comme la pierre,
Semble exhaler pour toi sa fervente prière,
Quel est ce chevalier chrétien?

LE ROI.

Montmorency !

L'ARCHEVÊQUE.

L'œil, s'il n'y brillait pas, le chercherait ici !

LE ROI.

Servant le même dieu, fidèle au même maître,
Ses aïeux, à ces traits, pourraient le reconnaître.

Modèle du sujet, du héros, du chrétien,
Son nom, de siècle en siècle, est un écho du mien ;
Et partout où la France a besoin de son glaive,
Ou le Roi d'un ami, MONTMORENCY se lève.

L'ARCHEVÊQUE.

Ce guerrier qui soutient l'étoile des guerriers,
Où l'image d'Henri brille entre des lauriers ?

LE ROI.

MACDONALD ! des héros le juge et le modèle.
Sous un nom étranger, il porte un cœur fidèle ;
Dans nos sanglans revers, moderne Xénophon,
La France et l'avenir ont adopté son nom,
Et son bras, dans les champs d'Arcole et d'Ibérie,
En sauvant les Français a conquis sa patrie !

L'ARCHEVÊQUE.

Ce sage, revêtu de la toge à longs plis
Où l'on voit enlacés des cyprès et des lis,
Et qui tient dans ses mains ton glaive et ta balance ?

LE ROI.

Arrête ! ce nom seul fait incliner la France !
C'est Desèze ! C'est lui, dont l'éloquente voix
S'éleva pour sauver le pur sang de ses rois,
Quand au fer des bourreaux, impatiens du crime,
Disputant sans espoir la royale victime,
Il fallait un martyr pour défendre un Bourbon !
Lui seul, de ce grand meurtre a lavé son beau nom.
Louis, à l'avenir a légué sa mémoire,
Et ces deux noms unis sont scellés dans l'histoire !

L'ARCHEVÊQUE.

Et ce preux chevalier qui, sur l'écu d'airain,
Porte au milieu des lys la croix du pélerin,
Et dont l'œil, rayonnant de gloire et de génie,
Contemple du passé la pompe rajeunie ?

LE ROI.

Chateaubriand ! Ce nom à tous les temps répond ;
L'avenir au passé dans son cœur se confond ;
Et la France des preux et la France nouvelle

Unissent sur son front leur gloire fraternelle.
Soutien de la Couronne et de la Liberté,
Il lègue un double titre à la postérité ;
Et pour briser naguère une force usurpée,
La plume entre ses mains nous valut une épée !

L'ARCHEVÊQUE.

Nomme encor ce vieillard qui, de pleurs inondé.....

LE ROI.

Ne m'interroge pas ! c'est le dernier CONDÉ ! ! !
Il pleure un fils absent, ne troublons pas ses larmes !

L'ARCHEVÊQUE.

Et ce prince, appuyé sur ses brillantes armes,
Qui, les yeux attachés sur ce groupe d'enfans,
Contemple avec orgueil cet espoir ?.....

LE ROI.

D'ORLÉANS !
Ce grand nom est couvert du pardon de mon frère :
Le fils a racheté les armes de son père !

Et comme les rejets d'un arbre encor fécond,
Sept rameaux ont caché les blessures du tronc!

L'ARCHEVÊQUE.

Nomme enfin ce héros, dont la tête inclinée
Semble porter le poids de tant de destinée,
Et dont le front chargé de palmes.....

LE ROI.

C'est mon fils!

L'ARCHEVÊQUE.

Qu'a-t-il fait pour ce nom?

LE ROI.

Demandez à Cadix!

L'ARCHEVÊQUE.

Il suffit : ces témoins répondent de ta vie!
Tout siècle les verrait avec un œil d'envie!
CHARLES! réjouis-toi! Lequel de tes aïeux
A pu citer jamais des noms plus glorieux?

Mais, silence! Le Roi, le front contre la pierre,
Murmure à demi-voix sa touchante prière,
Et ses vœux en soupirs, de son cœur échappés,
S'exhalent lentement à mots entrecoupés :

Dieu des astres, Dieu des armées!
Dieu qui conduis de l'œil les sphères enflammées!
Dieu des empires, Roi des Rois!
Au bruit d'un peuple entier qui pousse un cri de fête,
Du bronze et de l'airain qui grondent sur ma tête,
Voici l'heure! écoute ma voix!

Errant sans trône et sans patrie,
Triste objet de pitié comme autrefois d'envie,
J'ai mangé le pain de douleur ;
Et d'exil en exil, traînant mon titre illustre,
Je n'avais à montrer, pour conserver son lustre,
Que la majesté du malheur !

Adorant tes rigueurs divines,
Dans les murs d'Édimbourg j'habitai ces ruines
Pleines du destin des Stuarts !
Ces palais écroulés, ces tours d'herbes couvertes,
Et ces portes sans garde et ces salles désertes
Sympathisaient à mes regards !

Là, victime du rang suprême,
Une Reine voyait son sacré diadême
Jouet de l'amour et du sort !
Et du haut de ces tours où triomphaient ses charmes
En regardant la mer, implorait par ses larmes
L'obscurité de l'autre bord !

Que de fois sous le dôme sombre
Où je cherchais sa trace, hélas! je vis cette ombre
Mêler ses soupirs à ma voix!
Et m'apprendre en pleurant sur quelle onde incertaine
Le vent capricieux de la fortune humaine
Fait flotter le destin des Rois!

Victime, pleurant des victimes,
Trop connu du malheur, de ces leçons sublimes,
Hélas! je n'avais pas besoin!
Quel siècle fut jamais plus fertile en ruines?
Mon Dieu! pour contempler tes justices divines,
Fallait-il regarder si loin?....

N'ai-je pas vu ce diadême,
Par le glaive arraché de la tête suprême,
Rouler dans la poussière aux pieds des factions?
De la poudre des camps relevé par la gloire;
Joué, gagné, perdu, ravi par la victoire,
Passer avec les nations?

Hélas! sur ce sable où nous sommes,
Quand tout mugit encor de ces tempêtes d'hommes,
Qui pourrait envier ce sceptre des humains?
C'est la foudre du ciel que porte un bras timide!
Qui toucherait sans crainte à cette arme perfide
Prête d'éclater dans nos mains?

Par un ciel d'exil profanées,
L'infortune a doublé le poids de mes journées,
Je descends la pente des ans;
A peine si mon front que leur souffle moissonne
Portera sans fléchir le poids de la couronne
Qui va parer ces cheveux blancs!

La tombe avertit ma paupière;
L'espoir à son aspect retournant en arrière
Ferme l'avenir devant moi!
Je mourrai; de la mort l'égalité fatale
Mèlera quelque jour à la cendre banale
La poussière qui fut un Roi!

Mais, ma faiblesse en vain murmure;
Le cri d'un peuple entier, l'ordre de la nature,
Du ciel sont l'arrêt souverain!
Hélas! il faut régner! Régner? quel mot suprême!
Être ici-bas ton ombre? ô mon Dieu! viens toi-même
Tenir le sceptre dans ma main!

Que l'onction qu'on va répandre
Me donne la vertu de craindre et de défendre
Ce trône où je suis condamné!
Et que l'huile sacrée en coulant sur ma tête,
Me prépare au combat que cette heure m'apprête,
Comme un athlète couronné.

Que jamais mon œil ne sommeille!
Que tes anges, Seigneur, portent à mon oreille
Ces soupirs, les remords des Rois!
Que mon nom luise égal sur mes vastes provinces!
Que le denier du pauvre et le trésor des princes
Y soient pesés du même poids!

Que s'élevant en ma présence,
Les cris de l'opprimé, les pleurs de l'innocence
M'apportent les besoins du dernier des mortels !
Que l'orphelin tremblant, que la veuve qui pleure,
Près de mon trône admis, l'embrassent à toute heure
Comme les marches des autels !

Aux conquérans livre la gloire !
Qu'aux cœurs de mes sujets ma paisible mémoire
Ne soit qu'un tendre souvenir !
Que mes fastes heureux n'aient qu'une seule page,
Que la borne posée à mon noble héritage
Passe immobile à l'avenir !

De ma race auguste patrone,
Toi qui pour les Français effeuillant ta couronne,
A leurs drapeaux prêtas tes lis !
Étoile du bonheur, sois l'astre de la France,
Et conserve à jamais ta bénigne influence
Aux premiers soldats de ton fils !

La première lueur de la naissante aurore,
A travers les vitraux où le jour se colore,
Comme l'aube obscurcit les étoiles des nuits,
Fait pâlir de la nef les feux évanouis,
Et la double clarté qui se combat dans l'ombre
Se mêle, en s'avançant, sous la voûte moins sombre.
A ce jour progressif, de ces dômes sacrés
L'œil suit dans le lointain les contours éclairés,
Et de la basilique embrassant l'étendue,
Découvre à ses arceaux la foule suspendue :
Les tribunes longeant les courbes des piliers,
Croisent dans tous les sens leurs immenses sentiers ;
Sous leur poids orageux le cintre ébranlé gronde,
Un long torrent de peuple à grands flots les inonde,
En déborde ; et couvrant les arcs, les monumens
Des dômes découpés, les hauts entablemens,
Aux voûtes de la nef se suspend en arcades,
S'enlace comme un lierre aux fûts des colonnades,

Du parvis à la frise et d'arceaux en arceaux,
Se déroule en guirlande ou se groupe en faisceaux;
Et du pilier gothique embrassant le feuillage,
Tremble comme l'acanthe au souffle de l'orage :
De ses noirs fondemens jusqu'au sommet des tours,
Un peuple tout entier tapissant ses contours,
Pressé comme les flots de l'antique poussière,
Semble avoir du vieux temple animé chaque pierre.

L'airain guerrier résonne : et les enfans de Mars
Se rangent en silence autour des étendards;
Là, ceux dont le regard que le calcul éclaire
Dans les champs des combats, est l'aigle du tonnerre,
Et qui, d'une étincelle échappée à leurs mains,
Font voler à son but la foudre des humains!
Là, ces géans coiffés de sauvages crinières
Dont le poil fauve et noir tombe sur leurs paupières;
Ces centaures brillans, messagers des combats,

Qui traînent à grand bruit leurs sabres sur leurs pas;
Et ceux qui font rouler sur le fer d'une lance
Ces légers étendards où la mort se balance;
Et ceux dont, au soleil, les casques éclatans
Font ondoyer encor des panaches flottans;
Et ceux qui, revêtus de leurs brillantes mailles,
N'offrent qu'un mur d'airain sur leur front de batailles,
Et dont le pied, pressant les flancs d'un noir coursier,
Résonne sur le sol comme un faisceau d'acier!
Digeon, Valin, Maubourg, dirigent leurs courages!
Enfans des deux drapeaux, braves de tous les âges,
Ces preux autour du Roi n'ont qu'un cœur et qu'un rang;
L'Espagne a confondu les couleurs dans leur sang.

Là ce jeune guerrier, ce débris de deux guerres
Dont le laurier s'unit aux cyprès de deux frères;
Ce sang, dont la Vendée a vu couler les flots,
N'épuisa point en lui la source des héros! *

* Larochejacquelein.

Mais, sur ce dais où l'or en longs plis se déroule,
Quel populaire instinct porte l'œil de la foule?
Ah! c'est le sang royal qui parle aux cœurs français!...
A l'ombre de ces lis entourés de cyprès,
Dont la tige sur elle avec amour s'incline,
Voilà l'ange exilé! la royale orpheline!
Son front que, des bourreaux, le fer a respecté
Garde de la douleur la noble majesté!
On sent à son aspect que, digne de sa mère,
Le ciel lui fit une ame égale à sa misère!
A ces pompes du trône on la ramène en vain,
Son cœur désenchanté les goûte avec dédain;
Et peut-être au moment où son œil les contemple
Son ame, s'envolant dans les cachots du Temple,
Rêve aux jours de l'enfance où, sous ces murs affreux
Que la main des bourreaux obscurcissait pour eux,
Un rayon du soleil, à travers une grille,
Était la seule pompe, hélas! de sa famille!....

La veuve de Henri, des couleurs du cercueil,
Couvre son front mêlé d'espérance et de deuil;

Ses longs cheveux épars, se dénouant d'eux-même,
Semblent en retombant pleurer un diadême;
Son regard effleurant le faste de ces lieux,
N'y voit qu'un vide immense et se reporte aux cieux.
Hélas! le sort, voilant l'aube de sa jeunesse,
A brisé dans ses mains une coupe d'ivresse....
Le coup qu'elle a reçu répond à tous les cœurs;
Ses yeux dans tous les yeux ont retrouvé ses pleurs.

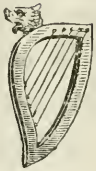
Là, deux sœurs; un exil, un palais les rassemble:*
Le malheur, la pitié, les invoquent ensemble,
Le siècle les admire et ne les connaît pas,
Le pauvre les regarde et les nomme tout bas.

Mais quel est cet enfant? — L'avenir de la France!!
La promesse de Dieu qu'embellit l'espérance!
De ses seuls cheveux blonds son beau fronT couronné
Ignore encor le rang pour lequel il est né;

* LL. AA. RR. Madame la duchesse et mademoiselle d'Orléans.

Libre encor des liens de sa haute origine,
Il sourit au fardeau que le temps lui destine;
Ses yeux bleus où le ciel aime à se retracer,
Sur ces pompes du sort s'égarent sans penser;
Il ne voit que l'éclat dont le trône étincelle,
La vapeur de l'encens qui monte ou qui ruisselle,
Le reflet des flambeaux répété dans l'acier,
Ou l'aigrette flottant sur le front du guerrier,
Et, comme Astyanax dans les bras de sa mère,
Sa main touche en jouant aux armes de son père.

Le pontife est debout : le nard aux flots dorés
Semble prêt à couler de ses doigts consacrés;
Charle, à genoux, baissant son front sans diadême,
Offre ses blancs cheveux aux parfums du saint-chrême;
Et le prêtre, élevant la couronne en ses mains,
Parle au nom du seul maître, au maître des humains.



L'ARCHEVÊQUE.

Si nous étions encore aux siècles des miracles,
La colombe, planant sur les saints tabernacles,
T'apporterait du ciel le chrême de Clovis,
Et les anges eux-même, aux accens d'un prophète,
Poseraient sur ta tête
La couronne de lis!

Mais les temps ne sont plus! le passé les emporte;
Le ciel parle à la terre une langue plus forte :
C'est la seule raison qui l'explique à la foi!
Les grands événemens, voilà les grands prestiges!
Tu cherches les prodiges,
Le prodige c'est toi!

C'est toi! roi sans sujets! fugitif sans asile!
Proscrit du trône ingrat d'où l'Europe t'exile,
Tu vas traîner des rois l'indélébile affront,
Puis, au moment marqué par le maître suprême,
Tu reviens : de lui-même
Le bandeau ceint ton front!

Tu reviens sans trésors, sans alliés, sans armes,
Toucher du pied royal cette terre de larmes,
Cette terre de feu qui dévorait les rois!
Comme un homme trompé par un funeste rêve,
On s'éveille, on se lève,
On s'élance à ta voix!

Le voilà! — Ce seul mot a reconquis la France!
Tout un peuple enivré de zèle et d'espérance
Te porte dans ses bras au palais paternel!
Le soldat, des Germains ne compte plus le nombre,
Et se désarme à l'ombre
De son trône éternel!

Les villes à tes pieds portent leurs clefs fidèles ;
Les soldats étonnés, ouvrant leurs citadelles,
Comme un salut royal déchargent leur canon !
Ces drapeaux que jamais, aux éclairs de la poudre,
Ne fit baisser la foudre,
S'abaissent à ton nom !

La liberté superbe, à ta voix assouplie,
Sous un joug volontaire avec amour se plie ;
Tu souris au pardon, sur la force appuyé !
Trente ans comme un seul jour s'effacent : ta mémoire
Se souvient de la gloire,
Le crime est oublié !

Il semble qu'un esprit de grâce et d'harmonie
Aux cœurs de tes sujets ait soufflé ton génie !
Que du royal martyr le vœu soit accompli !
Et que chaque Français, comme une sainte offrande,
Devant tes pas répande
L'espérance et l'oubli.

Viens donc! élu du ciel que sa force accompagne,
Viens! — Par la majesté du divin Charlemagne!
La valeur de Martel ou du soldat d'Ivri!
Par la vertu du Roi qu'a couronné l'Église!
Par la noble franchise
Du quatrième Henri!

Par les brillans surnoms de cette race auguste:
Le Sage, le Vainqueur, le Bon, le Saint, le Juste;
La grâce de Philippe ou de François premier!
Par l'éclat de ce Roi dont l'ascendant suprême
Imposa son nom même
Au siècle tout entier!

Par ce martyr des Rois qui mourut pour nos crimes!
Par le sang consacré de cent mille victimes!
Par ce pacte éternel qui rajeunit tes droits!
Par le nom de celui dont tout sceptre relève!
Par l'amour qui t'élève,
Sur ce nouveau pavois!

Au nom du seul puissant, du seul saint, du seul sage,
Dont l'espace et le temps sont le vaste héritage,
Dont le regard s'étend à tout siècle, à tout lieu!
Sois sacré! tu deviens par ce royal mystère
Le maître de la terre,
Le serviteur de Dieu!

Règne! juge! combats! venge! punis! pardonne!
Conduis! règle! soutiens! commande! impose! ordonne!
Par la vertu d'en haut, sois couronné! sois Roi!
Ta main, dès cet instant, peut frapper, peut absoudre;
Ton regard est la foudre!
Ta parole est la loi!

Il dit : un seul cri part; l'air mugit, l'airain sonne!
Les drapeaux déroulés flottent; le canon tonne,
Et l'ardent Te Deum, ce cantique des rois,
S'élance d'un seul cœur et de cent mille voix!

» Que la terre et les cieux et les mers te bénissent !
» Qu'au chœur des chérubins les séraphins s'unissent
» Pour célébrer le Dieu, le Dieu qui nous sauva !
» Saint, Saint, Saint est son nom ! Que la foudre le gronde !
» Que le vent le murmure, et l'abîme réponde :
» Jéhova ! Jéhova !

» Qu'il gouverne à jamais son antique héritage !
» Sur les fils de nos fils qu'il règne d'âge en âge ;
» Nos cris l'ont invoqué ! sa foudre a répondu !
» De toute majesté c'est la source et le père !
» Le peuple qui l'attend, le siècle qui l'espère
» N'est jamais confondu !

» Qu'il est rare, ô mon Dieu, que ta main nous accorde
» Ces temps, ces temps de grâce et de miséricorde,
» Où l'homme peut jeter ce long cri de bonheur,
» Sans qu'un soupir, faussant le cantique d'ivresse,
» Vienne en secret mêler aux concerts d'allégresse
» L'accent d'une douleur!

» Mais béni soit mon temps! le monde enfin respire,
» De trente ans de combats le bruit lointain expire;
» La terre germe l'homme, et n'a plus soif de sang!
» Sur deux mondes unis qui marchent en silence
» On n'entend que la voix de la reconnaissance
» Qui monte et redescend.

» Les rois ont recouvré leur divin héritage;
» Les peuples leur rendant un légitime hommage,
» Ont placé dans leurs mains le sceptre de la loi!
» Elle brille à leurs yeux comme un céleste phare,
» Et dans le temple en deuil leur piété répare
» Les débris de la foi.

» L'homme voit sur les mers ses flottes mutuelles
» A tous les vents du ciel ouvrir leurs libres ailes ;
» La sueur de son front ne germe que pour lui ;
» Et partout dans la loi, sourde comme la pierre,
» Le crime a son vengeur, la force sa barrière,
» Le faible son appui.

» En génie, en vertu, la terre encor féconde,
» Ouvre un champ sans limite à l'avenir du monde ;
» Chaque jour à son siècle apporte son trésor ;
» Les élémens soumis ont reconnu leur maître,
» Et l'univers vieilli, rêve qu'il voit renaître
» Un dernier âge d'or ! . . . .

Et toi qui relevant les débris des couronnes,
Viens du trône des rois embrasser les colonnes,
Rêve des nations, qu'ont vu passer nos yeux,
Que le Christ après lui fit descendre des cieux,
Liberté! dont la Grèce a salué l'aurore,
Que d'un berceau de feu ce siècle vit éclore,
Viens! le front incliné sous le sceptre des Rois,
Poser le sceau du peuple au livre de nos lois!
Trop long-temps l'univers lassé de tes orages,
Aux mains des factions vit flotter tes images;
Trop long-temps l'imposture usurpant ton beau nom,
De ses honteux excès fit rougir la raison:
L'univers cependant, effrayé de lui-même,
T'invoque et te maudit, t'adore et te blasphème,
Et comme un nouveau culte aux humains inspiré,
Ne peut fixer encor ton symbole sacré!

Je ne sais quel instinct, plus sûr que l'espérance,
Présage aux nations ton règne qui s'avance!
L'opprimé, l'oppresseur te rêvent à la fois:
Un peuple enseveli ressuscite à ta voix;
Le voile qui des lois couvrait le sanctuaire
Se déchire, et le jour de tes yeux les éclaire.
Les partis triomphans, si prompts à t'oublier,
Se couvrent de ton nom comme d'un bouclier;
Chaque peuple à son tour te possède ou t'espère,
Et ton œil cherche en vain un tyran sur la terre!

Viens donc! viens, il est temps, tardive Liberté!
Que ton nom incertain par le ciel adopté,
Avec la vérité, la force et la justice,
Du palais de nos Rois orne le frontispice!
Que ton nom soit scellé dans les vieux fondemens
De ce temple où la foi veille sur leurs sermens;
Et que l'huile en coulant sur leur saint diadème
Retombe sur ton front et te sacre toi-même!
Règne! mais souviens-toi que l'illustre exilé
Par qui, dans ces climats, ton deuil fut consolé,

Précurseur couronné que salua la France,
T'annonça dans nos maux comme une autre espérance;
Et t'arrachant lui seul aux mains des factions,
Fit de tes fers brisés l'ancre des nations!
Que ton ombre régnant sur un peuple en délire,
Et victime bientôt des fureurs qu'elle inspire,
Fit au monde étonné regretter les tyrans!
Que tu fus enchaînée au char des conquérans,
Que ton pied traîne encor les fers de la victoire
A ces anneaux dorés qu'avait rivés la gloire,
Et que pour affermir et consacrer tes droits,
Ton temple le plus sûr est le cœur des bons Rois!

NOTES

POUR SERVIR

AU CHANT DU SACRE

De M. A. de Lamartine.

AUX LECTEURS.

Les éditeurs du nouvel ouvrage de M. de Lamartine ont cru pouvoir se permettre d'ajouter quelques notes, afin de faciliter l'intelligence de certains faits ou certaines pratiques du sacre, que le poëte n'a pu développer dans ses beaux vers.

Ces notes, ils en conviennent, ont été puisées dans un ouvrage, encore sous presse, et qui paraîtra au premier jour *. Son auteur, M. Leber, chef du premier bureau des communes au ministère de l'intérieur, a consacré plusieurs années à rendre son travail digne du public en général, et des savans en particulier. Les mêmes éditeurs, de leur côté, n'ont rien négligé pour que ce livre fût favorablement accueilli, et ce sont ces mêmes soins qui en ont retardé la publication.

* Tel est son titre : Des Cérémonies du Sacre, *ou Recherches historiques et critiques sur les mœurs, les coutumes, les institutions et le droit public des Français, dans l'ancienne monarchie.* 1 gros vol. in-8°, orné de 48 planches. Prix : 30 fr. Chez Baudouin frères, rue de Vaugirard, n° 36; et à Reims, chez Fremau fils, libraire.

NOTES.

La nuit couvre de Reims l'antique cathédrale.

Nous n'ajouterons point de nouvelles dissertations à tant d'autres sur les prétentions de l'église de Reims au droit exclusif de sacrer les successeurs de Clovis et de saint Louis Nous nous bornerons à faire observer que cette métropole n'a pour elle qu'un long usage qui, toutes choses égales dans la balance des considérations, doit lui mériter la préférence, mais qui ne saurait, d'aucune manière, lier le monarque dans son choix.

La faction des Guise, dit le président de Thou, avait proposé aux États de Blois de reconnaître en principe, que nul ne pourrait être réputé roi légitime de France s'il n'avait été sacré à Reims; mais le conseil du roi, rejetant cette proposition insidieuse, décida qu'il serait injuste que l'héritier naturel et légitime de la couronne n'eût pas la liberté de se faire couronner où il jugerait à propos; et, parmi plusieurs exemples de rois qui n'avaient pas été sacrés à Reims, on cita celui de Louis-le-Gros, dont le sacre se fit à Orléans.

On a plusieurs exemples de sacres qui ne se sont point accomplis à Reims, ceux de Pépin, Charlemagne, Carloman, Raoul, Louis IV, Robert (suivant quelques historiens), Louis VI, Charles VII (la première fois) et Henri IV; non compris les sacres appliqués à des titres autres que celui de roi de France.

Et le prêtre, élevant la couronne en ses mains,
Parle au nom du seul maître, au maître des humains.

L'inauguration de Pépin, cette solennité qu'on s'est habitué à considérer comme le principe et le fondement du sacre, ne constitue qu'un contrat politique béni par l'Église suivant un usage dès-lors établi dans l'Orient; et l'onction sainte, un rite commun à tous les fidèles, dont les ministres de la religion avaient fait une application plus particulière et plus solennelle à la cérémonie du couronnement, qui n'emportait aucune idée de servitude ou de dépendance temporelle envers l'Église, qui laissait agir dans toute sa plénitude ou la force du droit de naissance, ou le vœu spontané de la nation.

Nous en trouvons une preuve dans le couronnement de Louis-le-Débonnaire qui, sans la participation de l'Eglise, et n'obéissant qu'à l'ordre absolu de Charlemagne, prit la couronne que son père avait fait placer sur l'autel, et se la mit lui-même sur la tête en présence des États. *Tum jussit pater ut, propriis manibus, coronam quæ erat super altare, elevaret, et capiti suo imponeret* (Thegan, Gestes de Louis-le-Débonnaire); sur quoi Fauchet fait cette réflexion : « Est à noter, en cet acte solennel, que Charlemagne, déclarant son fils

empereur, *n'attend point le consentement de personne là-dessus*, ni ne voulut qu'autre que son fils touchât à la couronne impériale pour la mettre sur son chef; chose qui semble n'avoir été faite par cet empereur sans mystère, et pour montrer qu'il ne tenait l'empire que de Dieu seul, etc. » Cela est juste, quant à l'Église, et rien n'est plus propre à démontrer l'indépendance de l'empereur; mais l'observation n'est pas exacte à l'égard de l'affranchissement politique ou civil; car, quelques jours avant la cérémonie, Charlemagne assembla les grands du royaume, et leur demanda à tous, depuis le premier jusqu'au dernier, s'ils avaient pour agréable qu'il déclarât son fils empereur : *Interrogans omnes à maximo usque ad minimum, si eis placuisset, etc.*

Si nous étions encore au siècle des miracles,
La colombe, planant sur les saints tabernacles,
T'apporterait du ciel le chrême de Clovis....

L'onction administrée à Clovis a-t-elle été une inauguration? ce prince a-t-il été oint comme roi ou comme chrétien? Tout annonce que le sacre de Clovis, comme roi, est un fait supposé qui n'aurait d'autre fondement que le miracle de la sainte ampoule. Les auteurs des deux derniers siècles qui ont écrit notre histoire générale avec quelque discernement, n'ont vu, dans l'acte de la conversion de Clovis, qu'une cérémonie sacramentelle qui fit d'un roi idolâtre un monarque chrétien. Grégoire de Tours, qui rapporte les circonstances caractéristiques de cette solennité royale, ne dit pas un mot d'où l'on puisse inférer qu'il y fût question de toute autre chose que du baptême et de la confirmation de Clovis. Voici son récit : « Saint Rémi fait préparer un lavoir suivant le mode de l'immersion. Le baptistère est disposé et muni de baume* par son

* L'usage du baume et de l'huile parfumée, dans les cérémonies de la religion, tire son principe de la plus haute antiquité.

La manière de le préparer a fourni le sujet d'un traité volumineux dont parlent le patriarche Gabriel et Abulbircat, cités par Dom Chardon dans son *Histoire des sacremens*. Outre l'huile et le suc de diverses fleurs, dit aussi Dom Vert, *Cérém.* tome I, les Grecs y font entrer la cannelle,

ordre. L'église est tapissée de courtines blanches, c'est la couleur des catéchumènes, et la décoration propre à la cérémonie du baptême. Nouveau Constantin, Clovis se présente au bain sacré pour y laver sa vieille lèpre et se purifier dans la source de vie. Là, confessant un Dieu en trois personnes, il est baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit : il reçoit enfin l'onction du chrême, et plus de trois mille Français participent aux mêmes sacremens dans la même cérémonie. »

Les traditions reçues veulent que la sainte ampoule ait été envoyée ou même apportée par le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe; et néanmoins elle est annoncée pour la première fois dans le Formulaire de Louis-le-Jeune, comme un présent de la Divinité transmis par un ange. L'apparition de l'ange est attestée par Godefroy de Viterbe et Guillaume-le-Breton. On la retrouve encore dans la Chronique de Morigny, et dans une épitaphe de Clovis que l'on conserva long-temps à Sainte-Geneviève de Paris, comme un monument de la plus

l'ambre, le girofle, l'aloès, la muscade, le spina-nardi, la rose rouge d'Irak et beaucoup d'autres drogues qui ne sont pas spécifiées. Le même auteur ajoute que l'Eucologe des Grecs indique jusqu'à quarante espèces d'aromates et de parfums dont les évêques de cette communion font la base du Saint-Chrême. L'Église latine n'emploie plus que du baume pur. Il n'y a que les missionnaires des pays où l'on ne peut se procurer cet aromate, à qui les canons permettent d'y substituer d'autres parfums.

haute antiquité : mais la descente de la colombe est plus conforme au rituel du sacre et à l'opinion dominante qui paraît se fonder sur les leçons d'Aimoin et d'Antonin, d'après le texte d'Hinemar.

Nous remarquerons que le grand sceau, le plus ancien de l'abbaye de Saint-Remi, portait pour effigie une colombe tenant en son bec une ampoule, ce qui prouverait que la version suivie dans le rituel est d'accord avec les premières traditions.

Mais comment se fait-il que la tradition la plus ancienne de ce prodige ne se concilie point avec le plus ancien des réglemens qui l'ont consacrée? Pourquoi le sceau de Saint-Remi nous indique-t-il une colombe, et le Formulaire de Louis VII un ange? D'où vient cette différence essentielle entre des témoignages du même temps, qui ont dû dériver d'une même source? Cette contradiction dans les écrivains qui ont parlé de la sainte ampoule plusieurs siècles après son apparition, ne serait pas moins inexplicable que le silence absolu des contemporains.

Le mode d'existence physique de ce chrême ne répondrait pas d'ailleurs à l'idée qu'on s'est formée de sa nature et de son origine. Le baume de la sainte ampoule avait tout le caractère d'un corps terrestre ; il a subi le sort des choses humaines ; il a éprouvé les altérations du temps et tous les accidens communs aux substances terrestres analogues : car il a

changé de nature, s'il est d'origine divine, ou il n'a rien de divin, s'il a conservé sa première essence, puisqu'elle est d'une nature corruptible.

Le peuple, toujours porté à grossir le merveilleux et à se faire une idée exagérée des choses secrètes, croyait que la sainte ampoule n'éprouvait aucune diminution.

C'est un préjugé dont quelques historiens n'ont pas su se défendre *, mais qui est reconnu et avoué depuis long-temps par les dépositaires mêmes de la relique **. La liqueur de Saint-Remi n'avait pas conservé son ancienne fluidité : elle était, en grande partie, desséchée ou fortement congelée, d'un rouge obscur, presque entièrement opaque, et réduite à la moitié de la capacité de la fiole, qui était de la grosseur d'une figue verte. Voici la description qu'en donne Marlot dans *le Théâtre d'honneur*, p. 267 : « Il semble que cette fiole soit de verre ou de cristal, laquelle, pour être remplie d'une liqueur tannée, est peu transparente à la vue ; sa grosseur est comme une figue de moyenne grandeur : elle a le col blanchâtre pour ce qu'il est vide ; son bouchon est d'un taffetas rouge ; et si vous y appliquiez l'odorat, elle sent tout-à-fait le baume le

* Notamment *Froissart*, qui dit, en parlant du sacre de Charles VI, que la sainte ampoule n'éprouvait aucune diminution.

** *Elle décroît à mesure qu'on en prend*, telles sont les propres paroles de Marlot, docteur en théologie, et grand-prieur de Saint-Nicaise de Reims.

plus exquis..... La liqueur qu'elle contient n'est pas entièrement liquide, mais un peu desséchée, semblable à du fin baume congelé. Il y a bien diminution d'un tiers, et non plus.

Largeur de l'ampoule, un pouce sept lignes.

Largeur du col, sept lignes et demie.

Largeur du fond, un pouce une ligne.

Longueur de la colombe, hormis la tête, deux pouces huit lignes.

Elle est posée sur un cadre d'argent doré, à l'exception de la plaque où elle est assise, qui est d'or semé de pierreries.

Longueur du cadre, trois pouces dix lignes et demie.

Largeur du cadre, trois pouces.

Longueur de l'aiguille d'or avec quoi on prend l'onction, deux pouces onze lignes.

Le cadre est sur une assiette d'argent doré, semé de pierreries, dont la bordure est d'or, où est attachée une chaîne d'argent, que l'abbé met à son col lorsqu'on la porte en la grande église pour le sacre..... »

La profanation de la sainte ampoule, brisée par des mains impies, n'en fut pas moins un véritable scandale aux yeux des gens de bien. La sainteté du dépôt, le souvenir de sa destination, l'espèce de culte que lui vouèrent une longue suite de rois, cette auréole divine dont la ceignit la pieuse croyance de nos pères, tous ces antiques et religieux prestiges qui la rat-

tachaient à la conservation du premier roi chrétien, n'ont pu la soustraire aux fureurs révolutionnaires. Un peu plus tard, peut-être, ils l'auraient protégée contre les atteintes de l'incrédulité, en faveur du nouveau pouvoir, et la France monarchique y aurait encore et long-temps respecté l'objet de la vénération de ses princes.

Il paraît que la sainte ampoule a échappé en partie à une destruction qu'on croyait entièrement consommée. Une lettre écrite par un fonctionnaire de Reims à M. Leber, l'informe de cette particularité. On pourra lire cette lettre curieuse à la page 348 de son livre, savant et curieux à la fois. La note ci-bas nous a été donnée en communication; elle est étrangère à l'ouvrage déjà cité.

Note communiquée aux éditeurs.

Le 25 janvier 1819, quinze témoins ont comparu devant M. de Chevrières, procureur du roi honoraire de Reims. M. Seraine, qui était curé de Saint-Remi de Reims, en 1793, déclara ce qui suit : Le 17 octobre 1793, M. Hourelle, alors officier municipal et premier marguillier de la paroisse de Saint-Remi, vint chez moi, et me notifia, de la part du représentant du peuple *Ruhl*, l'ordre de remettre le reliquaire contenant la sainte ampoule, pour être brisé. Nous résolûmes,

M. Hourelle et moi, ne pouvant mieux faire, d'extraire de la sainte ampoule la plus grande partie du baume qu'elle contenait. Nous nous rendîmes à l'église de Saint-Remi; je tirai le reliquaire du tombeau du saint, et le transportai à la sacristie où je l'ouvris à l'aide d'une petite pince de fer. Je trouvai placé dans le ventre d'une colombe d'or ou d'argent doré, revêtue d'émail blanc, ayant le bec et les pates rouges, les ailes déployées, une petite fiole de verre de couleur rougeâtre d'environ un pouce et demi de hauteur, bouchée avec un morceau de damas cramoisi; j'examinai cette fiole attentivement au jour, et j'aperçus grand nombre de traits d'aiguille aux parois du vase; alors je pris dans une bourse de velours cramoisi, parsemée de fleurs de lys d'or, l'aiguille qui servait, lors du sacre de nos rois, à extraire les parcelles du baume desséché et attaché au verre; j'en détachai la plus grande partie possible, dont je pris la plus forte, et je remis la plus faible à M. Hourelle.

Suivent les détails des moyens employés par MM. Seraine et Hourelle pour la conservation de leur dépôt, et ce témoignage a été confirmé par les déclarations qu'ont faites les autres témoins. Ces parcelles conservées ont été remises entre les mains de M. Coucy, dernier archevêque de Reims, qui les a réunies dans un nouveau reliquaire qui a été placé dans le tombeau de saint Remi.

BIBLIOTH

Ces détails, qui ont été publiés, paraissent ne devoir laisser aucun doute sur leur authenticité et sur la vérité des faits qu'ils contiennent.

L'ARCHEVÊQUE.

Où sont-ils ces témoins des paroles des rois?
Où sont tes douze Pairs?

LE ROI (montrant les douze pairs).

Pontife, tu les vois!

Froissart appelle les douze pairs *frères du royaume*. Les douze pairs étaient connus avant Louis VII; on lit dans le roman d'Alexandre :

Élisez douze pairs qui soient compagnons,
Qui mènent vos batailles en grande dévotion.

D'autres romanciers du même temps, entr'autres Gauthier d'Avignon, supposent que les douze pairs se trouvèrent à la bataille de Roncevaux. Louis-le-Jeune, dit Dutillet, dans son Recueil des rois de France, créa les douze pairs pour le sacre et couronnement de Philippe-Auguste, et pour juger avec le roi les grandes causes au parlement. Les premiers pairs royaux érigés en tribunal national, concouraient à l'inauguration, non-seulement pour recevoir le serment du monarque et constater l'acte de prise de possession du trône, mais encore pour

juger les oppositions qui auraient pu s'élever parmi les dissidens. On trouve des traces de ces fonctions primitives dans un ancien Formulaire suivant lequel le roi, la veille de son sacre, se montrait au peuple, accompagné des pairs qui faisaient entendre ces paroles : « Vées-cy votre roi que nous, pairs de France, couronnons à roi et à souverain seigneur, et s'il y a ame qui le veuille contredire, *nous sommes ici pour en faire droit*, et sera au jour de demain consacré par la grâce du Saint-Esprit, se par vous n'est contredit. »

Sois sacré! tu deviens, par ce royal mystère,
Le maître de la terre,
Le serviteur de Dieu.

A partir de la fin du 14e siècle, le sacre a constamment passé pour une cérémonie sinon indifférente, du moins indépendante de l'exercice de tous droits et de toutes prérogatives ultramontaines ou sociales. L'héritier du trône, saisi du titre de roi dès le ventre de sa mère, a toujours été réputé roi par la seule force et dans toute la plénitude de son droit héréditaire, sans que le défaut ou l'accomplissement de l'onction pût ni le fortifier, ni l'affaiblir, ni rien changer à l'effet de la puissance royale, avant comme après la solennité. Mais on a continué d'y respecter ce caractère auguste qu'y imprime la religion. Nous n'avons pas d'exemple qu'un roi de France ait dédaigné ou négligé de se conformer à cet antique usage, lors même qu'il a cessé d'être un sujet d'obligation politique, jusqu'aux successeurs de l'infortuné Louis XVI, qui étaient hors d'état de se faire sacrer. Il n'est pas un de nos princes qui ne se soit fait un pieux devoir d'appeler la bénédiction du ciel sur les prémices de son règne, et de courber publiquement son front aux pieds du souverain maître des empires et des rois. Jean Rely, dans un de ses discours aux États de

Tours, en 1483, exprime ainsi son opinion au sujet du sacre : « La vertu de l'onction sacrée et des bénédictions sacerdotales et pontificales qui se font en la sainte église au couronnement des rois, quand ils sont dignement venus de lui, le font régner en paix, en joie et en prospérité, avoir longue vie, grande gloire et invincible sûreté, protection et garde de Dieu le créateur, et des benoits anges, de laquelle le roi est environné, défendu et gardé, etc.. . »

FIN DES NOTES.

DES CÉRÉMONIES
DU SACRE,

OU

RECHERCHES HISTORIQUES ET CRITIQUES SUR LES MOEURS, LES COUTUMES, LES INSTITUTIONS ET LE DROIT PUBLIC DES FRANÇAIS DANS L'ANCIENNE MONARCHIE;

PAR M. C. LEBER,

CHEF DU PREMIER BUREAU DES COMMUNES
AU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

Un vol. in-8°, avec 48 Planches
représentant les principaux personnages historiques.

PRIX : 30 FRANCS.

Prospectus.

Le titre de cet ouvrage fait assez connaître qu'il ne s'agit pas ici d'une brochure de circonstance. On ne s'attendra donc point à y trouver une de ces compilations indigestes dont l'unique mérite est d'arriver à propos et de répondre à la question du jour. Nous conviendrons, toutefois, que cette production n'est rien moins qu'étrangère aux évé-

nemens qui se préparent, et qu'elle peut y puiser un intérêt assez vif pour ne pas laisser tout l'honneur du succès à l'estime qu'ambitionne l'auteur.

En quel temps, en quels lieux, et dans quelles circonstances ont été sacrés les soixante-six rois qui ont régné sur la France? En quoi consistent l'ordre, la pompe et les particularités de cette cérémonie? Comment s'y règlent, le choix, le nombre, la préséance, le costume et la place des personnes appelées à concourir ou simplement admises à ce magnifique spectacle? Voilà ce que tout le monde sait, ou du moins ce que chacun peut apprendre dans des livres connus et qui ne manquent point.

Tel n'est pas non plus l'objet des recherches que nous offrons à la curiosité publique. L'histoire des sacres existe. L'auteur des nouvelles *Recherches* n'a point prétendu la refaire, et il était au-dessous de lui de la copier. Son intention, comme il l'annonce dans sa préface, était moins encore de reproduire tous les détails du cérémonial, et de rassasier de minutieuses descriptions, un lecteur qu'il aime à supposer plus curieux de faits et de critique. Il a essayé ce qui lui a paru n'avoir point été fait. Il a cru voir la matière d'un ouvrage neuf dans un sujet qui semblait épuisé.

C'est en déroulant à nos yeux le tableau de la vie publique et privée de nos pères; c'est en nous transportant, pour ainsi dire, au milieu de leurs comices, de leurs temples, de leurs fêtes, de leurs

réunions intérieures ou solennelles, que l'auteur répand une nouvelle lumière sur l'origine, l'esprit, la raison, nous dirons presque les mystères, d'une solennité, qui est à la fois l'acte le plus imposant, le spectacle le plus sublime et le reste le plus précieux de l'ancienne monarchie. Il ne dit pas, mais on voit qu'en prenant la plume, il s'est imposé l'obligation de répondre à toutes les questions que des témoins oculaires du sacre doivent naturellement se faire à eux-mêmes; et si c'est une témérité, nous pensons qu'elle lui a réussi.

—Faut-il croire que *le Roi dort*, comme on l'assure aux portes de son palais, quand la France et la religion l'attendent au pied des autels?—Pourquoi ces emblèmes de tristesse dans un lieu où tout doit respirer le bonheur et la joie? —Avons-nous bien compris ces promesses exorbitantes, ce serment inhumain? — Où va donc cette haquenée montée par un religieux couvert du lin sacerdotal, qui a déjà franchi le seuil du sanctuaire? — Que signifie cette camisole dont le monarque a paru affublé, cette longue robe blanche qu'il vient de dépouiller, cette chasuble qu'il va revêtir avec des bottines et des éperons? — Qu'y a-t-il de commun entre un lévite et un roi de France? — Pourquoi cette interpellation étrange, et le silence qui l'a suivie? — Le droit de naissance aurait-il donc besoin d'être confirmé par l'onction divine? —La nation serait-elle, en effet, consultée sur le choix de son

prince, et si ce consentement n'est pas nécessaire, pourquoi donc le demander ? — Quels sont ces ducs d'Aquitaine, de Normandie et de Bourgogne qui, le front couronné, se pressent autour du monarque ? Existe-t-il encore des souverains ou des pairs de ce nom ? Quelle main téméraire donna l'essor à cette nuée d'oiseaux qui voltigent dans le temple, et mêlent leur gazouillement aux concerts de l'orgue et des clairons ? Le roi très-chrétien communiant sous les deux espèces serait-il devenu sectateur de Luther ou de Calvin ? — Tout ce que nous voyons, enfin, n'est-il point l'effet d'un songe ou d'une illusion ?

Non, toutes ces pratiques sont la conséquence directe des institutions et des coutumes de l'âge où elles sont nées. Quelqu'étranges et bizarres qu'elles nous semblent aujourd'hui, elles n'avaient rien, alors, que de naturel et de respectable. Elles n'ont pas même perdu tous leurs droits à notre vénération ; et l'*Histoire des cérémonies du Sacre* satisfera désormais la raison, ainsi que la curiosité sur tous ces points.

PARIS,
BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

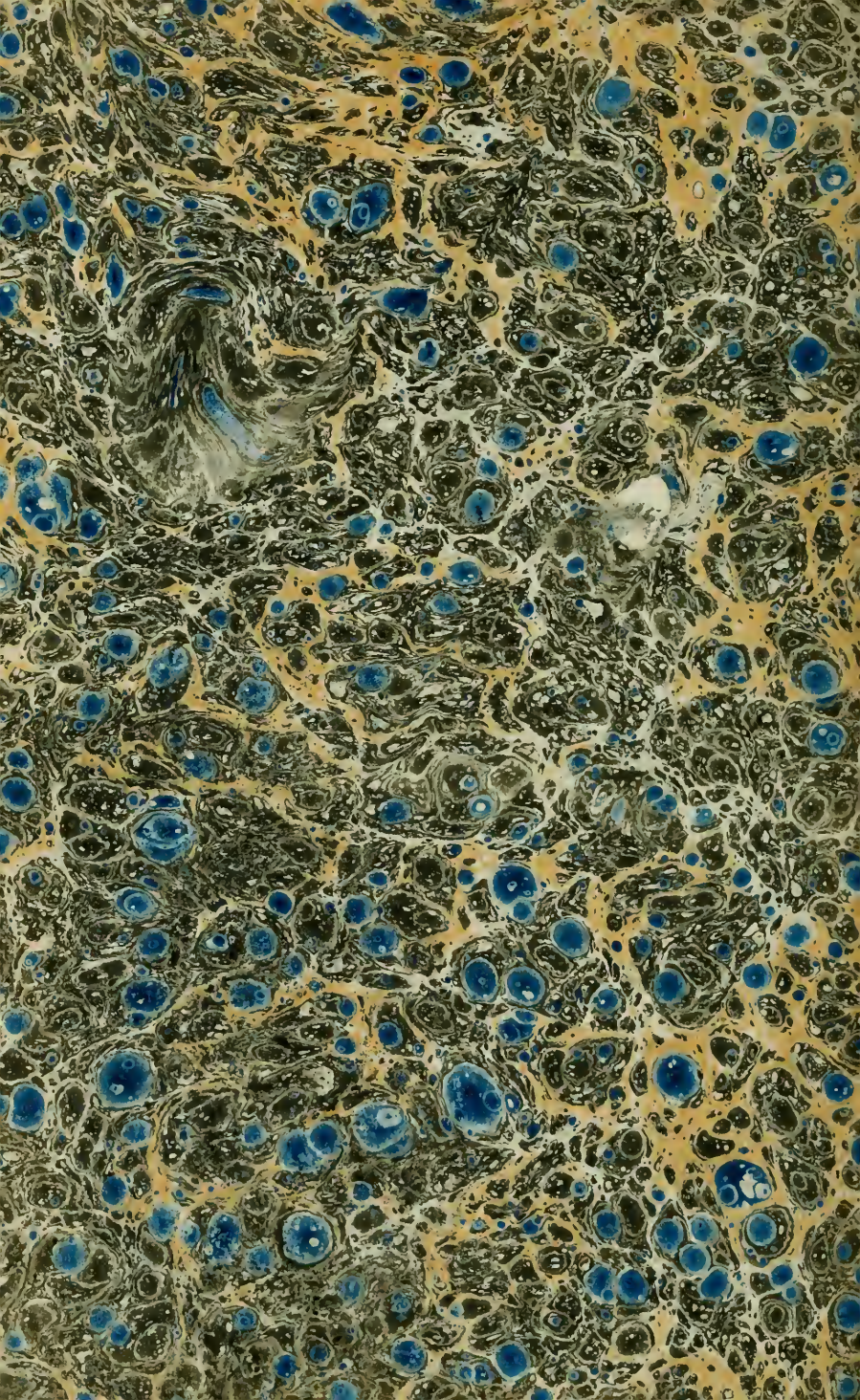
REIMS,
FRÉMAU FILS LIBRAIRE-ÉDITEUR.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

UO 23 FEV 2008



a39003 002438637b

CE

CE PQ 2325
.C38 1825
COO LAMARTINE, A CHANT DU SAC
ACC# 1224453